

loges maçonniques lyonnaises

**la franc-maçonnerie
et les problèmes
de la jeunesse**

par Jacques Mitterrand

comité de laïcité

loges maçonniques lyonnaises
comité de laïcité

la franc-maçonnerie et les problèmes de la jeunesse

par Jacques Mitterrand

" La Jeunesse est la plus belle
des vertus. "

Anatole France
(le mannequin d'osier)

- I. - Faisons le point.
- II. - Les problèmes qui se posent à la Jeunesse.
- III. - Que peuvent offrir à la Jeunesse les Francs-Maçons ?

AVANT - PROPOS

JEUNESSE ET LAÏCITÉ

Jeunes gens, cette plaquette est pour vous. Vous y trouverez la position des Francs-Maçons d'une très vieille maison : le Grand Orient de France sur les problèmes actuels de la jeunesse française et l'avenir des jeunes ; et pourtant, cela vous étonnera sans doute, cette plaquette s'ouvre par un avant-propos consacré à la *Laïcité*.

Ainsi, ce mot le plus contesté, le plus détesté, le plus controversé en tout cas, est placé en exorde d'un texte qui s'adresse essentiellement aux jeunes. L'idée la plus mal comprise par les jeunes, celle qu'ils croient la plus dépassée parmi les idées dépassées des vieux politiques, est mise bien en évidence.

Pourquoi ? mais justement parce que cette idée est mal comprise et puis surtout parce que, pour nous, la laïcité constitue comme un résumé de toutes nos positions idéologiques.

*

**

Lorsqu'on parle de Laïcité la plupart de nos compatriotes pensent immédiatement au problème religieux et plus particulièrement au problème de l'école et de l'instruction religieuse. C'est compréhensible puisque c'est surtout dans le domaine de l'enseignement que la laïcité a dû s'imposer, c'est là qu'elle a connu et qu'elle connaît encore la plus grande opposition. Il ne faut cependant pas oublier que l'on parle aussi de la laïcité de l'État, qu'il y a aussi à définir la laïcité de la vie publique et des institutions, et enfin, ne pas oublier la laïcité de l'individu.

Précisons plus encore : la laïcité n'est pas une doctrine d'éducation antireligieuse car, elle n'est pas antireligieuse, elle n'est pas une doctrine, car elle ne s'occupe pas que de l'éducation.

**

Dans le domaine religieux, l'idée de laïcité a été faussée au départ car, très vite, on a confondu la laïcité avec l'athéisme (et cette confusion a été savamment entretenue par les cléricaux) parce qu'aussi il y a eu confusion entre la classe bourgeoise et la religion catholique.

Ainsi le pays se partageait entre, d'un côté, la Bourgeoisie soutenue par le Capitalisme et l'Eglise et, de l'autre, les laïques et leurs amis : les progressistes et les athées.

Aujourd'hui la ligne de clivage n'est plus la même. Nous voyons par exemple des catholiques se déclarer laïques ; si, pour certains ce n'est encore qu'un mot, pour d'autres c'est une véritable profession de foi mûrement réfléchie.

Alors il faut relire les vieilles conceptions laïques et « faire le point » s'assurer que nous ne vivons pas nous mêmes sur une équivoque, que nous n'avons pas déformé l'idée de laïcité, s'assurer que nous savons bien ce qu'est la laïcité et ce qu'elle représente.

**

La laïcité exige avant tout la séparation totale, non pas de l'Eglise et de l'Etat mais nous disons plutôt : la séparation DES EGLISES et de l'Etat. L'Etat ne prend pas parti sur les problèmes religieux qui ne sont pas de sa compétence, il laisse à chacun des citoyens le choix et la responsabilité de sa religion, de ses croyances, de son irréligion. L'Etat se place non pas à côté des religions, comme une puissance temporelle auxiliaire ou alliée de la puissance spirituelle, il se place au-dessus des religions et des irréligions. La laïcité de l'Etat implique qu'il considère toutes les religions avec la même objectivité et qu'il ne voit en elles que des courants de pensée parmi les nombreux courants qui animent le pays. La laïcité de l'Etat exige donc qu'aucun de ces courants de pensée, aucune de ces religions ne puissent bénéficier — en fait comme en droit — de l'aide de l'Etat.

L'Etat devra donc soustraire toute la vie publique à l'emprise des religions et des querelles religieuses. Il devra organiser

toutes les institutions publiques de façon laïque, c'est-à-dire que toutes les institutions publiques respecteront toutes les doctrines philosophiques, religieuses et politiques et qu'elles n'interviendront pas dans ces domaines.

Ceci s'applique en premier lieu à l'Education Nationale où l'Etat doit respecter une neutralité absolue. Neutralité sur le plan religieux, c'est évident, mais aussi neutralité sur le plan politique et sur le plan culturel.

*

De plus, l'Etat doit être le garant de l'union de toutes les familles spirituelles de la nation et il se doit de préparer, dès leur plus jeune âge, les enfants de toutes ces familles à la cohabitation et à la collaboration.

L'Etat doit donc organiser une école publique ouverte à tous les enfants sans aucune distinction de race, de religion, de croyance ou de sexe.

Mais ce devoir de l'Etat a une contre-partie : chaque courant de pensée, chaque famille spirituelle renonce, non seulement à l'aide de l'Etat, mais également à sa propre école sous peine d'apparaître comme un état dans l'Etat.

L'Etat laïque ne peut donc tolérer que, parallèlement à l'école publique, subsiste un enseignement au service d'une caste ou d'une religion, un enseignement de classe et par conséquent de haine.

**

Le but de l'enseignement laïque est de « donner à l'enfant le goût de la vérité, l'objectivité du jugement, l'esprit de libre examen et le sens critique qui feront de lui un homme libre du choix de ses opinions et de ses actes, et lui faire acquérir le sens de la vie sociale et la conscience de ses responsabilités » (Langevin-Wallon).

L'enseignement public laïque, qui respecte toutes les doctrines philosophiques, religieuses et politiques est seul apte à recevoir tous les enfants. Lui seul a pour but d'assurer le plein développement de leurs aptitudes intellectuelles, artistiques, morales et physiques ainsi que leur formation civique républicaine. Lui seul s'est fixé comme idéal le respect de la personne humaine.

Mais la laïcité n'est pas le neutralisme, ce n'est pas une abstention à l'égard des valeurs humaines ; au contraire, l'école laïque doit permettre à tous les maîtres de faire connaître leur propre recherche d'approche de la vérité.

La laïcité de l'enseignement vient de la diversité des approches possibles qui seront présentées à l'enfant.

Ainsi, l'école laïque, fondée sur le développement de l'esprit critique et la formation libre de l'individu, enseignera à tous les enfants les divers courants de la pensée humaine dans le respect absolu de toutes ses pensées et c'est pourquoi elle sera conduite à enseigner dès le premier âge la tolérance, la liberté de pensée, la fraternité humaine et la liberté de conscience.

*

L'école laïque n'est donc pas antireligieuse. La laïcité ne nie pas la religion mais elle se refuse à admettre que la religion d'un individu, sa pensée, ses croyances doivent obligatoirement lui être imposées par son milieu d'origine. La laïcité ne nie pas l'acte de foi religieux mais elle veut que cet acte de foi soit volontaire et conscient et nous n'hésitons pas à dire que la laïcité — et elle seule — permet à l'acte de foi d'avoir sa vraie valeur, celle d'un engagement individuel et volontaire.

*

La laïcité n'est donc pas l'adversaire de la religion — on pourrait presque dire : au contraire — mais elle est l'adversaire du cléricalisme, de ceux qui veulent asservir l'homme, le marquer au fer rouge dès la naissance, l'empêcher de penser par lui-même, le soumettre et faire de lui la « brebis » ou « l'agneau », en un mot : celui qui suit sans réfléchir.

C'est pourquoi le but principal de la laïcité est d'enseigner la liberté de conscience, la tolérance et la fraternité mais aussi d'enseigner à l'homme sa LIBERTE et de lui apprendre à se libérer de toutes les servitudes et de toutes les aliénations et en tout premier lieu : des servitudes et des aliénations économiques et sociales.

C'est parce qu'elle a été très vite consciente que l'école laïque était, au service du peuple, une arme de conquête sociale, que la Bourgeoisie voltairienne du XIX^e siècle a préféré donner ses fils à l'église plutôt que d'accepter une laïcité qui

ne la gênait pas sur le plan religieux mais qui lui inspirait les plus grandes craintes pour son avenir et sa toute puissance.

On le voit, la laïcité est étroitement liée à la notion de démocratie et elle est presque synonyme de conquête de la dignité humaine et de libération de l'homme ; c'est pourquoi tous ceux qui veulent asservir l'homme, qu'ils se nomment Franco, Hitler ou d'un autre nom, qu'ils agissent sur le plan politique ou dans le domaine religieux, qu'ils le fassent par la force ou par la contrainte sociale et économique, qu'ils soient à l'extérieur ou à l'intérieur du pays, tous auront toujours en face d'eux des hommes pour défendre l'Homme, des laïques pour défendre la dignité humaine, et au premier rang de ceux-ci il y aura toujours les Fracs-Maçons.

*Le Comité de Laïcité
des Loges maçonniques
lyonnaises.*

LA CONFÉRENCE D'INFORMATION SUR "LA FRANC-MAÇONNERIE ET LES PROBLÈMES DE LA JEUNESSE"

Le 27 novembre 1965, les Loges maçonniques lyonnaises organisaient une conférence d'information, au Palais de la Bourse, à Lyon, sur :

« La Franc-Maçonnerie et les problèmes de la Jeunesse »

Le nom du conférencier — Jacques MITTERRAND — avait attiré un nombreux public et la salle se révéla trop petite pour accueillir tous ceux qui étaient venus entendre l'ancien Grand Maître du Grand Orient de France.

Qui est Jacques MITTERRAND ?

Notre ami est né à Bourges, issu d'une vieille famille républicaine. Très vite, il aborde la vie politique. Elève au lycée Louis-le-Grand, à Paris, il est déjà un des jeunes conférenciers de la Ligue des Droits de l'Homme.

Etudiant en droit, il milite au Quartier Latin dans les rangs de la Ligue d'Action universitaire républicaine et sociale, dont le président est alors Pierre MENDES-FRANCE.

Entré par concours dans l'Administration des Finances, en 1928, Jacques MITTERRAND n'en poursuit pas moins une vie politique très active. C'est à l'extrême-gauche du parti radical-socialiste, dans les années qui précèdent la guerre, que s'inscrit son action républicaine et laïque : il préside les Jeunesses radicales, il est secrétaire de la Fédération de la Seine de son parti. Aux heures du Front populaire qui, en 1936,

marque en France le grand rassemblement de tous les démocrates, Jacques MITTERRAND participe à la direction d'un cabinet ministériel. Il se dresse contre les accords de Munich et dénonce, par la plume et la parole, les hitlériens français.

En 1939, c'est la guerre et c'est dans les rangs de l'armée que Jacques MITTERRAND connaît les misères de la défaite de 1940.

La France est occupée par les nazis ; républicain et franc-maçon, Jacques MITTERRAND entre de plain-pied dans la Résistance française. D'abord en des groupes isolés, puis au Front national, côte à côte avec des communistes et des catholiques, il participe aux opérations clandestines. Au début de 1943, en danger d'arrestation, il est obligé de quitter le Front national où son identité est trop connue et il entre dans un réseau secret interallié. Là, jusqu'à la Libération de la France, Jacques MITTERRAND conduira l'action de ses camarades français, belges et britanniques : coups de mains, évasions, renseignements en liaison suivie avec Londres et les services du général de GAULLE. Capitaine des « Special Forces », Jacques MITTERRAND est affecté avec son grade en 1944 aux Forces Françaises Combattantes où il demeurera jusqu'à sa démobilisation, fin 1945.

La guerre est finie, la vie politique reprend normalement. Jacques MITTERRAND réintègre l'Administration des Finances et il devient Secrétaire général du Syndicat C.G.T. Il a quitté le parti radical et, en 1947, il est élu, comme progressiste, à l'Assemblée de l'Union française où il siègera jusqu'en 1958 et se fera remarquer par des interventions particulièrement clairvoyantes. Aux côtés d'Yves FARGE, il a contribué à la naissance du Mouvement français des Combattants de la Paix et de la liberté et il demeurera l'un des dirigeants du Mouvement international de la Paix.

Malgré cette tâche écrasante, il ne néglige pas le combat pour la pensée libre, pour le droit au libre examen et à la libre discussion. Il rejette la notion de toute dictature et reste fidèle aux idées d'indépendance intellectuelle qu'à 20 ans il défendait à la Ligue des Droits de l'Homme.

Vénérable d'une Loge parisienne, membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France à diverses reprises, Jacques

MITTERRAND a occupé tous les postes de responsabilité au sein de notre Obédience avant de devenir, en 1962, Grand Maître.

Pour le grand public, Jacques MITTERRAND est l'homme des Colloques du Grand Orient de France. Après le Colloque consacré à la démocratisation de l'Enseignement où il assistait le Grand Maître RAVEL, il a mis sur pied, au prix d'un labeur acharné, un Colloque sur les problèmes de la Paysannerie et un Colloque sur l'Information, qui ont connu un grand succès mesuré par un fait précis : il n'est plus possible, aujourd'hui, de traiter un sujet quelconque se rapportant à la Paysannerie ou à l'Information, sans prendre connaissance des comptes rendus des Colloques présidés par Jacques MITTERRAND.

Notre ami recherche avec passion les perspectives exaltantes du monde nouveau en gestation. Pour lui, dans l'harmonie de ses diversités, l'Humanité, ce vieil homme qui ne meurt jamais, est en marche vers le Bonheur.

Les Loges lyonnaises — de toutes Obédiences — se félicitent, au delà de tout prosélytisme, d'avoir engagé le dialogue avec le grand public et montré que la Franc-Maçonnerie demeure, dans le calme et la sérénité, la patrie et le refuge de la pensée libre.

Henry BUISSON,
Membre du Conseil de l'Ordre
du Grand Orient de France

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LES PROBLÈMES DE LA JEUNESSE

Traiter des problèmes de la Jeunesse, c'est d'abord s'efforcer de faire le point sur leur situation, aujourd'hui, sur notre terre natale. Après quoi, tenter, en pleine lumière, d'aborder et de contribuer à résoudre les problèmes qui se posent à cette jeunesse. Enfin, honnêtement, se tournant vers elle, lui dire, devant cette situation et devant ces problèmes, ce que peuvent lui offrir les francs-maçons du Grand Orient de France.

FAISONS LE POINT...

Tout d'abord, la situation de la Jeunesse. Que les hommes et les femmes de ma génération, un instant, se dépouillent de leur personnalité, et on me passera l'expression, qu'ils se mettent dans la peau d'un de nos fils ou d'une de nos filles. 25 ans, 26 ans ; elle est née, il est né quand la guerre éclate. Ils n'ont rien connu, depuis qu'ils sont au monde, des heures exaltantes qu'ont pu connaître les gens de notre génération.

Ils ont vécu sous l'occupation ; mais ils n'ont rien connu des peurs, des drames, des espoirs, de la solidarité et de l'héroïsme des hommes qui ont participé à la libération de ce pays. La libération elle-même n'est pour ces hommes et ces filles de 25 ans qu'un chapitre étriqué de l'histoire livresque contemporaine, et, dans le cas le plus heureux, quelques récits au sein du foyer familial. Mais, dans la chair, dans l'esprit, rien de personnel. Si nous remontons plus loin, leur date de naissance leur a interdit de connaître les grandes heures républicaines, celles

qui, avant guerre, ont marqué la réconciliation de tout un peuple avec la nation et la patrie, les heures de 1936.

A dire vrai, depuis qu'ils sont au monde, depuis qu'ils réfléchissent, ils n'ont connu que des désillusions, des mensonges et des amertumes.

Il fut une époque, récente, où, chez nous, sur notre terre, l'honnêteté tout court payait. Un homme, un foyer, qui cultivait dans sa vie comme dans sa pensée et ses propos, l'honnêteté, était sûr, au soir de l'existence, d'être entouré de la considération de ses semblables et de mener dans une maison modeste, le plus souvent à la campagne, la vie juste de celui-là qui avait été un juste et un honnête homme. Et puis, les jours sont venus où l'honnêteté elle-même est devenue un facteur d'impuissance dans le monde moderne. Ils ont vu, ces hommes et ces filles de 25 ans, ceux-là qui se sont taillé, par des moyens divers où l'honnêteté n'avait pas sa place, un empire à leur mesure, le plus souvent dans le domaine de l'argent. Ils les ont vu entourés à la fois du respect et de la considération de leurs semblables, parce qu'avec l'argent étaient venus la puissance, le bien-être et l'autorité locale.

Mais il n'a pas suffi que l'argent soit ainsi marqué comme étant le synonyme de considération et de respect. Ils ont vu, autour d'eux, dans la vie de chaque jour, non pas sous le signe de la morale, mais sous le signe de l'intérêt, se grouper des éléments de pression à l'égard des autorités nationales, départementales ou municipales. Ils ont vu se déchaîner les groupes de pression.

Oui, non pas ces groupes de pression publiés, avoués, que sont les organisations professionnelles, syndicales ou politiques ou autres, mais des groupes de pression bâtis sur des intérêts qui n'osent le plus souvent publier leur nom et qui l'emportent presque toujours auprès des pouvoirs établis. Pour eux, la notion de réussite a été liée à une sorte de notion d'amoralité et de force brutale.

Ils sont loin les temps où la notion de réussite pouvait s'attacher, pour nous autres, les aînés, j'allais dire les vieux, au nom de ce bibliothécaire de l'École Normale Supérieure, Lucien HERR qui, vivant misérable, couchait le soir dans sa mansarde

de Normale Supérieure et pouvait dire : « j'ai réussi ma vie parce que j'ai contribué, moi, à former PEGUY et JAURES ».

Non, cela n'est plus à l'ordre du jour des réalités et de la brutalité contemporaine ; mais il n'aura pas suffi aux jeunes, dans la vie courante, de connaître toutes ces difficultés.

L'âge est venu pour eux, à un moment donné, de choisir un métier par la voie de l'école. Déjà, pour pénétrer à l'école, même la plus modeste, des problèmes se sont posés au sein de la famille. Et puis quand ce garçon et cette fille ont eu 12, 13 ans, continueront-ils leurs études ou bien, brusquement, l'école étant fermée parce que complète, se tourneront-ils vers un apprentissage difficile ? Le choix d'un métier, la chose la plus importante du monde dit le classique, le hasard y pourvoit. Dans les temps contemporains, le métier n'est plus ce qu'il était autrefois. Il fut un temps, récent à dire vrai, où celui-là qui avait choisi une profession l'appelait son bien et savait que toute sa vie serait consacrée à cette profession. Mais, dans les grandes transformations du monde moderne, il n'est pas un homme, il n'est pas une femme, quelle que soit la discipline de pensée, qui puisse considérer occuper la même fonction toute sa vie, sans chaque jour se préoccuper des nouvelles découvertes dans la discipline qu'il a choisie, sans se préoccuper du devenir de son propre métier. Pour certains, sur le plan du travail manuel, il faudra toujours envisager la nécessité, et à quel âge ! de refaire une toute autre carrière pour vivre.

Rien de certain, rien de certain pour l'avenir et tout d'incertain dans le présent.

Si, par grande chance, ce garçon ou cette fille a pu entrer au lycée, c'est que le plus souvent il est garçon ou fille d'un homme qui occupe une profession libérale. Car 87 % de ses garçons ou de ses filles entreront au lycée. Mais si, d'aventure, il est fils de paysan, alors seulement 16 % entreront au lycée, s'il est fils d'ouvrier 20 % entreront au lycée. Quand les portes de la faculté s'avèrent trop étroites pour recevoir les étudiants de France, 7 % seulement de ces étudiants sont fils d'ouvriers ou de paysans. Etrange nation qui, au milieu du grand mouvement contemporain, de la grande révolution qui secoue le monde entier, puise ses élites, pour l'essentiel, dans la bourgeoisie au lieu de les puiser dans toutes les classes sociales.

Non pas que, par essence, la bourgeoisie soit plus incapable qu'une autre classe de fournir des élites, mais ce qu'en toute objectivité on peut dire, c'est que toute classe sociale étant capable de contribuer à la formation des élites de la nation, il serait logique que celles-ci soient puisées dans l'ensemble de la terre nourricière et non point seulement sur une aire déterminée.

L'Université qu'on nous a beaucoup vantée, l'autorité, l'énergie, l'esprit de décision et de grandeur dont se prévalent non seulement les actuels pouvoirs publics, mais l'Elysée, eh quoi ! que deviennent-ils quand sont confrontés dans Paris les intérêts des pinardiers de la Halle aux vins et les intérêts des étudiants de France ? Ce sont les pinardiers qui l'emportent. Timidement, au-dessus de leurs baraques d'apparence modeste où se réalisent des fortunes à coups de millions, on a bâti sur pilotis près du Jardin des Plantes à Paris une Faculté des Sciences, dont on sait qu'à l'origine elle sera trop étroite pour nos étudiants. Les amphithéâtres bâtis pour 400 places accueilleront plus d'un millier d'étudiants réduits à écrire près de la chaire du professeur, assis par terre, appuyés sur les murs ou sur le dos de camarades...

Quand un Pays en est réduit à ces extrémités et qu'un doyen de la Faculté des Sciences en arrive à examiner des possibilités de numerus clausus, comment voulez-vous que la jeunesse, avec son esprit simple mais clair, ne fustige pas des méthodes comme celles-là et n'en tire point des conclusions ?

Des conclusions que d'autres, d'ailleurs, sur un autre plan, s'efforcent de lui faire tirer, devant l'événement contemporain.

Jeunesse, raréfiée dans cette école, elle a cependant appris ce qu'était l'esprit de notre Patrie, ses possibilités de rayonnement dans le Monde. Elle a cru longtemps, dans l'ingénuité et la spontanéité de la pensée d'un garçon de 15 ans, que partout où flottait le drapeau français s'affirmaient les notions de liberté et de justice, d'égalité et de fraternité. Les grandes taches roses sur la carte murale symbolisaient, pour cette jeunesse à peine affirmée, l'espoir de tout un monde. Et puis, sur la carte, elle a vu se restreindre une à une les taches roses de l'influence française. N'ayant point compris, parce que ne pouvant l'apprécier, le phénomène colonial et celui de la décolonisation, elle a cru voir disparaître en quelque sorte le rayonnement de la

France. Au fur et à mesure que des Pays d'outre-mer s'écartaient de la métropole, par la loi, mais le plus souvent par la violence, alors vers cette jeunesse meurtrie, en une sorte d'orgueil muet, des hommes se sont penchés. Ils lui ont dit : « Les temps ne sont plus où un Pays est grand dans le Monde par le rayonnement de sa pensée, c'est seulement la violence et la force qui permettent de rayonner. Ton Pays, Jeunesse, n'est point suffisamment fort, n'est point suffisamment violent pour garder, au besoin par la contrainte, ses conquêtes d'hier et faire rayonner son esprit. Rends-toi compte, dans le monde moderne à l'échelon de l'Indochine comme à celui de l'Algérie, comme à celui de l'Afrique, seuls les droits du poing, les droits de l'arme sont susceptibles de l'emporter ».

Et on a battu monnaie sur le patrimoine meurtri de cette jeunesse pour l'entraîner vers la violence, vers le culte et non seulement vers l'éloge de cette violence, débouchant vers l'arme atomique, la dernière et la plus terrible des armes, Et puisque, aussi bien, la violence était à l'ordre du jour, non point de la nation mais de l'espèce humaine, la violence ne se limite pas au corps, elle atteint l'esprit.

C'est la mise en condition, c'est le lavage de cerveau qui ont été à l'ordre du jour, publiés, affirmés, défendus, objets d'éloges de toute une catégorie politique et sociale, et l'on s'est efforcé d'entraîner la jeunesse dans ce sillage qui aboutissait au mépris de la pensée et au mépris du droit.

Singulière situation, et si cependant ce garçon, cette fille, ont réussi à sortir de tout cela et s'ils ont voulu, par un soir de printemps ou d'été, fonder enfin un foyer, vous savez, nous savons tous, les aînés, à quelle situation ils se sont heurtés. La France à l'heure actuelle, seule dans le monde occidental, en son sein voit 50 % de jeunes ménages contraints d'habiter avec les parents, 30 % de jeunes ménages vivant dans une chambre et 15 % en meublé. C'est tout ce qu'on leur a offert pour fonder le foyer.

Fonder le foyer, c'est l'enfant qui va naître dans un Pays rivé, par notre faiblesse et notre impuissance, à la loi de 1920 interdisant la maternité consciente, interdisant à la mère et au père de concevoir quand ils le peuvent, quand ils le veulent et quand ils en sont dignes.

Les drames se déroulaient devant toute cette jeunesse prise dans le présent infernal, dans cet engrenage effroyable qui la broie sur chacun des problèmes abordés. Quand enfin, meurtris et parfois souillés par tout cela, les jeunes se sont tournés vers la politique, espérant la trouver telle que la leur avaient décrite des maîtres valables ou des parents qui l'avaient vécue, ils n'ont connu de cette politique, parce qu'ils avaient 25 ans, que les reniements successifs. Ah ! regardez-les, les uns après les autres les partis politiques français avec les fautes accumulées lorsqu'ils étaient au pouvoir et dans l'opposition ! Comme j'en parle librement, moi qui suis un homme politique par essence, qui ai réussi à surmonter ces difficultés et qui suis demeuré attaché à la politique au sens noble, au sens républicain du terme. Mais, ces hommes jeunes eux ils n'ont connu des partis que leur reniement, leur impuissance ; ils n'ont connu des syndicats que l'abandon des salariés à l'égard des centrales. Ils savent, ne vous y trompez pas, que 30 % seulement des salariés de France, à l'heure actuelle, appartiennent aux trois centrales syndicales, fraternellement dressées les unes contre les autres. Quand ils ont regardé, hors de leur frontière, pour tenter de trouver un exemple, naturellement, par tempérament, les uns ont regardé vers l'Est, les autres vers l'Ouest.

Vers l'Est, ces peuples jeunes, le communisme en marche vers son destin, l'Union Soviétique avec son grand retentissement ; un instant, à 25 ans, ils ont pensé que c'était là l'avenir et puis se sont abattues sur leurs espoirs, comme de lourds papillons de deuil en un soir d'été, les révélations des crimes du stalinisme, la misère consentie ou subie de l'homme, pour acquérir les premières libertés, et ils se sont détournés, pleins d'hésitation, de rancœur et en repli sur eux-mêmes... Les autres ont regardé vers les États-Unis, puissance énorme, un standing de vie incomparable, des conditions d'existence dont peut-être l'humanité pouvait rêver. Et voilà que, dans la libre Amérique, regardant objectivement le problème, non seulement ils ont vu se dresser les 30 millions de paysans miséreux du vieux sud, mais ils ont appris cette effroyable discrimination à l'égard des hommes de couleur, l'infernal problème noir, les groupes de pression, l'assassinat de KENNEDY hier, les opérations poursuivies par ceux-là qui entretiennent des lobbies, la perversion de la démocratie. Alors, ceux-là à nouveau, comme les autres, repliés sur eux-mêmes, hésitant à prendre leurs options, tant à l'échelon international qu'à l'échelon national, ont recherché dans la plénitude de leur vie quotidienne au moins à être d'accord avec leur conscience.

D'accord avec leur conscience, je viens de prononcer le mot. Alors que tout abandonnait cette jeunesse, alors qu'elle récusait les conditions de vie familiale, l'université impuissante et stérile, étriquée et inconsciente, la vie politique pleine de désillusions, sans grandeur et sans perspectives, l'éloge de la violence avec tout ce que cela comportait de brutalité bestiale, comment s'étonner qu'ils aient été assez nombreux, ceux-là qui ont recherché une autre morale.

C'est l'évasion, l'évasion vers Dieu pour certains, oui, peut-être même les meilleurs ; l'évasion vers Dieu et puis parfois aussi, quand on a réussi à les tenir, l'évasion vers l'armée où on ne pense pas, où on agit, en quel sens, peu importe, et enfin l'évasion vers la rue, avec une morale de loup. L'évasion vers la rue, ces époques de 1959-1960, ce qu'on a appelé les blousons noirs, avec ses lois, le jugement de ses semblables et puis un chef.

Oui, il y a eu tout cela, et l'on me dit, en une sorte de sourire désabusé et froid, c'est la rançon d'une époque, toute époque a connu le mal du siècle, pourquoi attacher tant d'importance à ces problèmes de la jeunesse, il y a toujours des problèmes de jeunesse, MUSSET lui-même en porte le témoignage.

Ces problèmes sont différents de Pays en Pays, ici vous avez les hooligans, vers la Suède vous avez la violence, et vers la France ce que vous venez de décrire, Il ne s'agit que d'un phénomène sans importance ! Et celui-là qui me parle ajoute, avec tout le sérieux d'un homme de son âge : De mon temps... Eh bien ! de votre temps, cher Monsieur, les problèmes de la jeunesse ne se présentaient pas comme aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui marque, non point à l'échelle de notre Pays, mais à l'échelle du Monde, une énorme période de transformation économique, politique et sociale. J'ai fait allusion, il y a quelques instants, lorsqu'il s'est agi du choix d'un métier, à toute la différence qui existe entre le choix d'un métier assuré, il y a encore 30 ans et le choix d'un métier assuré aujourd'hui. C'est vrai pour le travailleur manuel forcé de changer de métier pour vivre. J'aurais pu, pour marquer l'évolution de notre époque, prendre l'exemple profondément différent d'un chercheur scientifique, de ce qu'on a accoutumé d'appeler un savant, un homme qui connaît. Il y a 30 ans, un chercheur scientifique était nécessairement un humaniste, c'était un homme qui, en raison même de ses travaux, avait une vue générale des hommes et des événe-

ments, et l'ensemble de ses travaux se trouvait situé au milieu de ses préoccupations humanistes. Il n'était point, il y a 25 ou 30 ans, de chercheur digne de ce nom qui ne soit un humaniste et un homme de pensée libre ayant pris ses options même et en raison de sa profession, de sa vocation de chercheur.

Aujourd'hui, étant donné l'épanouissement des sciences, étant donné les immenses transformations auxquelles nous assistons dans le monde moderne toujours soutenu naturellement par les mêmes voies rationnelles de la connaissance, ils sont nombreux ces chercheurs, tellement spécialisés sur une donnée précise, tellement pris par ces données, qu'ils ignorent l'ensemble des problèmes humains qui entourent la question qu'ils ont à résoudre. Aujourd'hui n'est pas lié à la notion de chercheur comme hier la notion d'humaniste. Un certain dualisme de pensée a le plus souvent cours en la matière et nombreux, hélas !, sont les savants isolés des hommes. On mesure par ces exemples les temps que nous vivons et ces temps pèsent essentiellement sur les hommes et les filles qui viennent à la vie, en raison même de cette grande mutation qu'est en train de subir l'humanité. Il y a 30 ans, il y a 25 ans, comme les problèmes étaient simples ! On avait opté, après études, discussions, examens, pour un système capitaliste avec ses avantages et ses inconvénients, ou bien pour un système socialiste tel qu'il était exprimé, non pas seulement par MARX, mais par les hommes qui l'avaient suivi dans la pensée et dans l'action. Comme il était facile de prendre des options ! Mais, aujourd'hui, devant la technocratie, devant le rôle que cette technocratie joue dans le Pays capitaliste-type, en l'occurrence les Etats-Unis, le rôle que cette technocratie joue dans un Pays comme l'Union Soviétique, les problèmes sont profondément différents et l'option est loin d'être aussi facile, loin d'être aussi claire.

Qu'il est simple, celui-là qui sans réflexion dit : Je suis pour la transformation des moyens de production et d'échange, pour la société socialiste de demain. Eh quoi ! Sur quoi sera-t-elle bâtie, quelle est la route à suivre ? Qu'il est simple celui-là qui dit : J'accepte ce néo-capitalisme des Etats-Unis : sur quoi est-il bâti, sur quelle pression néocoloniale repose-t-il ? Les problèmes sont infiniment plus complexes, moins tranchés qu'ils ne l'étaient hier, même à cet échelon des options, comme à l'échelon individuel. Alors ce qui fait que des problèmes jamais posés se posent aujourd'hui pour la jeunesse, c'est précisément l'ensemble des événements qui, sur notre monde, à l'échelon pla-

nétaire, opère d'immenses transformations que nous ne sommes point encore en mesure de pouvoir pleinement apprécier et sur lesquelles, totalement, nous ne sommes point capables de porter avis et jugement. J'ai dit : totalement. Le problème de la jeunesse est donc aujourd'hui profondément différent de ce qu'il fut quand il se posa dans le passé.

Les problèmes qui se posent à la jeunesse

Puisque je me suis efforcé de caractériser la situation de la jeunesse, quels sont donc les problèmes qui se présentent chronologiquement devant elle ? Le premier des problèmes, c'est un problème sanitaire. Ils ne sont pas protégés, ni à la naissance ni dans les années qui suivent, ceux-là qui constituent l'avenir de ce Pays. Aucune protection sanitaire, au sens plein du terme n'est inscrite dans la loi. En contravention, me dira-t-on, avec les droits des parents ? Oui, car l'enfant, pour nous, a droit à plus de soins, plus de respect et nécessite plus d'exigences que l'homme et la femme qui lui ont donné naissance. A cette protection sanitaire s'ajoute, tout de suite après, dès l'âge le plus tendre, 4 ou 5 ans, la protection scolaire.

Ah ! comme il est facile de venir dire : Notre Pays est grand, notre Pays est fort, parce que désormais, peut-être en retard sur les autres, mais de fait, il appartient au club de la terreur atomique. Dans ce Pays, pendant des années nous avons vécu sous le signe de la guerre d'Indochine, et des milliards et des milliards ont été enfournés dans ce drame du sud-est asiatique. Et puis, le 20 juillet 1954, un temps d'arrêt. On se dit enfin : la nation qui a vécu cependant, et fallait-il qu'elle soit riche, va rapatrier en son budget les milliards qu'elle gaspillait dans l'affaire indochinoise. Hélas ! le 1^{er} novembre de la même année éclatait l'affaire algérienne et, de nouveau, les milliards et les dizaines de milliards s'engloutissaient dans la guerre. Et puis un jour les accords d'Evian, la paix, enfin on va respirer. Non, les milliards, et les dizaines de milliards et les centaines de milliards sont engouffrés dans la prospection de l'énergie nucléaire et dans son exploitation à des fins de destruction massive. Ah ! comme il avait raison le Grand Orient de France, quand en 1952, lorsque l'O.N.U. siégeait à Paris, il élevait une protestation publique contre ce qu'on appelait alors la bombe atomique.

Oh ! J'entends bien, d'autres protestations, par la suite, ont

suivi, par exemple, l'église catholique romaine grande puissance spirituelle du monde occidental. Mais nous, francs-maçons quand nous avons protesté en 1952, seuls les Américains détenaient la bombe atomique. Quand l'église catholique et romaine a protesté, les Russes la détenaient aussi. La protestation était plus facile.

Comme nous avons raison, et ces fonds immenses, jetés dans ce gouffre sans fin, s'ils avaient été consacrés, s'ils étaient consacrés demain à notre école, à notre université, pouvez-vous mesurer, s'ils étaient également consacrés à nos étudiants puisés au travers de toutes les couches de la nations, pouvez-vous mesurer la puissance de notre Pays et son rayonnement ?

On me permettra une évocation personnelle. Toute ma vie et à des titres divers, j'ai couru le monde. Sauf les Etats-Unis et l'Australie, il n'est guère de terre que je ne connaisse. Partout, j'ai remarqué, comme peut le faire le voyageur le moins averti, que ce qui fait le rayonnement, la grandeur, la puissance morale de notre Pays, l'amour que l'on porte à notre Pays, ce sont les grandes œuvres de sa pensée libératrice, ce sont les grands actes de ses savants et de ses penseurs. Mais jamais le rayonnement de notre Pays n'a été servi par une source de violence ou par une source de contrainte.

Alors, si demain, résolvant un des problèmes de la jeunesse, celui de l'école, de l'université, avec le pré-salaire bien sûr, avec la gratuité réelle de l'école, avec le brassage d'étudiants venus de toutes les profondeurs du Pays, la nation s'avérait telle qu'elle est, et non pas seulement telle qu'elle peut être, mesurez-vous ce que, non pas seulement chez 140 millions de francophones du monde, mais à l'échelle de l'humanité, représenterait un vieux pays comme la France ? Cela fait partie des problèmes de la jeunesse.

On a voulu, je l'ai dit, sur cette jeunesse et sur son patriotisme meurtri, en faveur de la violence, battre monnaie. Mais ils ont été nombreux ces hommes jeunes à considérer qu'à l'échelon de l'humanité, un pays, à peine sorti de l'ère coloniale, en proie à toutes les misères physiologiques et à toutes les indigences intellectuelles, l'Inde avait réussi, sous le signe de la non-violence certes, mais aussi par l'action honnête, droite et simplement humaine d'un homme comme le Pandit NEHRU, à occuper dans l'humanité une des places les plus élevées, les plus

respectées, les plus nobles, les plus écoutées. Alors, si notre Pays avait pris une place comme celle-là, au lieu d'occuper un strapontin dans le club de la terreur, comme la jeunesse de chez nous eût été largement à sa place dans l'école et dans les perspectives, à sa place dans l'humanité.

Bien sûr, ces perspectives exaltantes, pour elle, ne résolvent pas le problème du jour, celui du métier dans un Pays en pleine transformation économique. Nous en sommes encore à examiner, nous les aînés, le problème du plein emploi alors que le problème qui se pose, c'est le problème des loisirs. C'est le problème du machinisme utilisé, non point en faveur de l'ensemble des hommes ou des femmes qui viennent à la vie, avec tout ce que cela comporte ; ils ont notion de cela, ils le savent et je le montrerai dans un instant ; ils se battent pour cela ces jeunes. Comme ils se battent d'ailleurs contre les mensonges répandus vers eux. On nous a dit : Ces jeunes, regardez-les avec leurs chansons imbéciles, écoutez-les, et puis allez donc les voir quand ils sont en groupe. Eh bien, quoi quand ils sont en groupe ? Hommes de ma génération, quand vous êtes en groupe, vous prenez l'apéritif ou de l'alcool après les repas. La jeunesse, elle, ne boit pas, regardez-les aux terrasses des cafés et regardez leurs verres. Ils chantent en des rythmes que nous n'aimons pas ; mais ils chantent et ils ont le goût de la musique et ils acquièrent, au travers même des aberrations, un sens musical que les gens de ma génération, à cet âge, n'avaient pas..

Débarrassez-vous des idées toutes faites, dépouillez-vous de votre âge, mes contemporains. Il ne suffit pas aux jeunes de réagir contre la situation qui leur est faite, ils réagissent aussi à l'égard des problèmes qui leur sont posés. Des problèmes qui leur sont posés ? J'en ai évoqué, il y a quelques instants, un certain nombre.

On nous dit : la jeunesse aujourd'hui abandonne la démocratie. Non, mais elle ne prend pas la même voie que vous avez prise, que nous avons prise. Jadis, les lignes de force de la démocratie passaient uniquement par les partis politiques et par les organisations syndicales. En raison des constatations que j'ai faites et qui ont été faites par cette jeunesse, celle-ci demeure légitimement désireuse de s'engager, mais elle ne s'engage pas aussi facilement qu'autrefois dans les partis politiques ou dans les syndicats. Elle s'en va vers les tables rondes, vers les colloques, elle s'en va de discussion en discussion vers les clubs.

Quand se tint le colloque du Grand-Orient de France sur la Paysannerie, une partie de la nation, la Paysannerie, par ses jeunes apprécia le problème qui lui était posé. Elle n'est pas entrée dans les formations syndicales classiques, elle a bâti un syndicat à elle, celui des jeunes agriculteurs et paysans. Abandonne-t-elle pour autant la démocratie ? Non pas, mais de nouvelles lignes de force se trouvent ainsi créées en dehors de vieilles organisations traditionnelles auxquelles nous étions habitués et dans ces lignes de force on voit la jeunesse prendre sa place.

Elle prend sa place, non pas seulement dans ces lignes de force de la démocratie de demain ; lorsqu'on vient nous dire : ah ! vous savez, elle est dépolitisée cette jeunesse. Mensonge, mensonge ou étude insuffisante du problème. Elle est dépolitisée au sens où je viens de le dire, c'est-à-dire qu'elle ne se rend plus aussi aisément qu'autrefois vers les partis politiques, c'est vrai, vers les syndicats, c'est vrai. Mais, sa politisation se fait sous le signe de l'information. Je sais bien que cette jeunesse est servie par le développement de la science et des grandes découvertes contemporaines et qu'aujourd'hui l'information, par sa rapidité, je dirai par son innéité, n'a rien de comparable avec l'information d'hier. Mais il n'en demeure pas moins que la jeunesse dans tous les pays du monde est informée dans des conditions absolument étonnantes des grands problèmes contemporains. Son information ne s'étend pas seulement aux problèmes nationaux, politiques, culturels ou autres, mais aux grands problèmes mondiaux. Cherchez un jeune qui ignore le problème de Cuba, cherchez un jeune, je l'ai évoqué tout à l'heure, qui ignore les problèmes qui sont posés aux Etats-Unis ou qui sont posés en Union Soviétique. Voulez-vous comparer la jeunesse d'aujourd'hui, pour ce qui concerne les hommes de ma génération, avec la jeunesse telle qu'elle était dans son ensemble lorsque nous avions 20 à 25 ans ? L'information est profonde ; or, l'information c'est la base même de la démocratie car elle nourrit en quelque sorte le pouvoir de contestation à l'égard du pouvoir établi quel qu'il soit, légal ou non. Et le pouvoir de contestation basé sur l'information est la réalité politique de la démocratie.

Ainsi donc, c'est faire un procès d'intention ou un procès mal fondé à toute une jeunesse, en venant dire : elle est dépolitisée. La vérité, je le répète, c'est qu'elle ne prend plus les chemins politiques que nous avons utilisés hier et qui ont été souillés pour la plupart d'entre eux ; la vérité est qu'elle se lance vers d'autres

horizons, mais sur des bases informationnelles infiniment plus précises et plus certaines que celles que nous avons connues hier. Devant une telle attitude et devant de tels problèmes, j'ai dit à dessein que je ne voulais analyser ces questions qu'à l'échelon de mon pays. Mais il est un problème qui, pour la jeunesse, s'étend à l'échelon du monde, étant donné son dynamisme et pour la jeunesse française étant donné ses origines nationales, c'est le problème de la conquête des libertés. Nous appartenons à un pays où la première des libertés qui ait été conquise a été la liberté politique, après quoi on a conquis une sorte de liberté intellectuelle (encore inachevée, compte tenu de l'état de débâblement de notre école, de notre université). Et puis, il y a une dernière liberté à acquérir, c'est la liberté économique, celle qui permet de vivre. C'est le franc-maçon ROOSEVELT qui disait un jour, et nous sommes, nous, au Grand Orient de France, demeurés fidèles à cette pensée : « Il y a trois sortes de libertés : celle de vivre à l'abri de la peur et du besoin, et après quoi seulement, celle de croire en Dieu ou de n'y pas croire. » Que voulait dire ROOSEVELT ? Vivre à l'abri du besoin, c'est manger à sa faim, c'est fonder un foyer, c'est ne point redouter la misère chez soi. Vivre à l'abri de la peur, c'est connaître, c'est être enseignés, c'est avoir l'université et les livres à portée de sa main et de la main de ses fils. Et enfin, liberté de croire en Dieu ou de n'y pas croire, c'est la liberté de philosopher sur les grands problèmes que peuvent agiter les hommes quand ils ont mangé et quand ils ont appris.

Or, ces libertés, une à une, sont conquises, jamais sans peine, dans tous les pays, de façon bien différente.

Elle sait, cette jeunesse, toutes les libertés qui restent à conquérir et quand elle voit, de la terre de France, les autres jeunes du monde qu'elle connaît et qu'elle côtoie, conquérir une à une ces libertés ; ce n'est point seulement un esprit d'émulation qui l'anime, mais la notion de solidarité et de respect.

Par exemple, dans un pays comme l'Union Soviétique, les premières libertés qui aient été conquises, dans les larmes, les sueurs et le sang, pour reprendre la formule fameuse, ont été la liberté de vivre à l'abri du besoin, la liberté de connaître à l'Université. La jeunesse, à l'Université, s'est rendu compte que cette Université ne répondait pas à toutes les exigences des peuples soviétiques : elle pratiquait, par exemple, le *numerus clausus* à l'égard des Juifs et, au surplus, il n'y avait aucune liberté de

confrontation entre les travaux des étudiants de l'Université du Mont Lénine et les travaux de l'étudiant de Harvard, de la Sorbonne ou d'Oxford. Je l'ai vue, cette Université, je l'ai vue cette jeunesse à l'Université du Mont des Oiseaux de Moscou, d'où Napoléon vit jadis brûler Moscou. Nous voulons maintenant, disaient les étudiants soviétiques, confronter nos travaux avec ceux de l'Occident, avec ceux des autres étudiants. Ainsi, sans s'en rendre compte, les aînés leur ayant conquis le droit de manger à sa faim, le droit d'aller à l'école, ils allaient plus loin, ils voulaient l'Université pour tous, l'abolition du *numerus clausus*, et ils l'obtenaient. Confrontation des résultats scolaires et des résultats de recherche, liberté de croire en Dieu ou de n'y pas croire, comme disait ROSSEVELT, et ils étaient sur la route de cette nouvelle conquête. Quand Sigman REE, vieillard terrible, tient la Corée sous sa coupe, qui donc se dresse contre le vieillard ? C'est la jeunesse qui arrache à Sigman REE sa dictature. Quand en Turquie le pouvoir représente au vu et au su de tout le monde la prostitution politique, la corruption électorale, c'est la jeunesse qui l'abat. Quand dans les rues de Washington, à l'heure actuelle, près de la Maison Blanche, des hommes et des femmes se dressent contre l'effroyable guerre du Vietnam, c'est la jeunesse qui alimente ces mouvements.

Comment voudriez-vous que la jeunesse française ne vibre pas, ne soit point en contact avec tous ces éléments mondiaux de progrès, de conquêtes et de volonté d'action ? Elle qui, jeunesse française, a réagi sagement devant toutes les difficultés qui se présentaient, devant tous les problèmes qui la prenaient à la gorge, elle ne s'est pas laissée aller sous le signe de la violence, elle n'a point accepté de désertier l'Université républicaine. Par l'U.N.E.F., elle a restitué au contraire l'Université à la République.

QUE PEUVENT OFFRIR A LA JEUNESSE LES FRANCS-MAÇONS DU GRAND-ORIENT DE FRANCE ?

Il ne suffit pas, pour des hommes comme nous, les Francs-Maçons, de nous efforcer d'apprécier les problèmes, de nous efforcer de caractériser les situations, par nos fils, par nos jeunes Frères qui sont dans nos Loges. Il faut encore honnêtement, regardant cette jeunesse en face, dans l'immense désarroi, dans les grandes difficultés du monde contemporain, que nous puissions lui dire honnêtement dans quelle mesure les Francs-

Maçons sont capables, non pas de résoudre les problèmes posés, non pas de se substituer à la jeunesse, mais de la comprendre et de contribuer à résoudre les problèmes posés.

Bien des livres ont été écrits ces temps derniers, bien des articles de presse ont été publiés et bien des indiscretions calculées ont été exprimées. Mais, si l'on voulait ramener à des notions essentielles la philosophie des Francs-Maçons et leur raison d'agir, on serait sans doute surpris de voir qu'elles collent aux exigences du monde contemporain. Car c'est là le problème : est-ce que, compte tenu des problèmes posés sur le plan de la jeunesse, les Francs-Maçons, en raison de leur ancienneté, en raison de la date de naissance lointaine de leur ordre, sont-ils sclérosés par rapport à l'événement ? Leur avenir, en quelque sorte, est-il derrière eux, ou bien sont-ils au niveau des exigences du monde moderne, et notamment de la jeunesse ?

Nous n'avons jamais accepté que les droits de la violence, que les droits du poing puissent se substituer au droit de la raison. Pour nous, notre raison d'être, en tant qu'hommes, en tant que femmes, c'est d'être en mesure sereinement d'apprécier l'événement, d'apprécier l'action des hommes, d'en discuter et d'arrêter en commun notre manière de voir.

Cette philosophie et cette action qui sont aux antipodes de la violence sont basées sur le respect de la raison, sur le respect des voies modernes de la connaissance scientifique, sur le respect et la défense de la science, et naturellement sur la liberté de pensée. Permettre à tout homme quel qu'il soit, surtout s'il est jeune et plein d'audace, d'exprimer sa manière de voir, non point d'une manière éthérée, mais précise, concrète, en termes mesurés et de confronter sa manière de voir avec celle des autres, ses frères. La loge, la loge maçonnique est par essence, par tradition et par maintien de cette tradition, le seul endroit où tous les problèmes, je ne dirai pas peuvent, mais doivent être abordés. Dans le respect absolu de la pensée de chacun, c'est sans doute cette loge maçonnique ignorée qui demeure la dernière et aussi la plus puissante citadelle de la liberté.

Voilà un premier point. Deuxième point : j'ai fortement souligné, à propos de la jeunesse, le drame de l'Université et, par voie de conséquence, le drame de l'ignorance. Toute la vie du Grand Orient de France, toute la tradition des Francs-Maçons,

c'est la lutte contre l'ignorance. Nous avons accoutumé de dire, en une formule très simplifiée, dans nos Loges, que nous écoutons la thèse, que nous nous efforçons de connaître l'antithèse et qu'après quoi nous faisons la synthèse. Formule très simpliste ; la vérité, c'est qu'avant même que MARX ait exprimé sa manière de voir, ce sont nos aînés, les Francs-Maçons, qui ont conçu qu'au sein de deux valeurs opposées, contradictoires, naissait nécessairement une troisième valeur empruntant parfois aux deux premières et le plus souvent les dépassant et s'affirmant à l'esprit des hommes.

Cette logique de la négociation, cette logique de la discussion, cette logique de l'arbitrage, a fait évidemment de nous les hommes du respect de la liberté de pensée, mais aussi et surtout les hommes irréductiblement hostiles à toute forme d'ignorance.

Enfin, nous n'avons jamais accepté, nous Francs-Maçons, devant l'événement et devant les malheurs dont il est parfois marqué, une philosophie de la résignation. Cela se comprend aisément : aux antipodes de la philosophie de l'Eglise catholique et romaine, nous ne pouvons pas être des résignés et nécessairement nous nous dressons toujours contre les injustices, qu'elles se manifestent contre un homme, ou qu'elles se manifestent en un peuple. Pour nous, toute forme de résignation est une forme d'avilissement.

Notre philosophie est une philosophie résolument optimiste : nous croyons dans l'homme, dans son amélioration et nous croyons, par voie de conséquence, dans les sociétés et dans l'amélioration des sociétés par l'homme. Nous n'accepterons jamais de considérer que le passage sur la terre soit le passage dans une vallée de larmes et qu'après quoi, ayant été bien résignés, les hommes reçoivent en un paradis ou en des champs-élysées hypothétiques une sorte de satisfaction ultime à cette résignation.

On a dit des peuples jeunes qu'ils étaient jeunes parce que, loin de redouter l'avenir, ils l'appelaient de leurs vœux. Ils savaient que l'avenir serait meilleur que le présent. Ils savaient que l'avenir n'était pas entre les mains du destin mais était entre les bras, au bout des bras de l'homme. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'Ordre des Francs-Maçons, le Grand Orient de France notamment, demeure essentiellement jeune.

Et puis, il y a ceci : si nous nous tournons vers la jeunesse pour lui dire : regarde, ne crois-tu pas que, dans cette philosophie et dans cette action qui la suit, tu puisses trouver ta place, parce qu'il ne s'agit pas d'une pensée morte, parce qu'il ne s'agit pas d'une action irréfléchie ? Nous ajoutons ceci, nous n'avons pas besoin, nous, de procéder à des révisions déchirantes pour être à la hauteur des exigences du monde moderne. Il nous suffit de rester nous-mêmes, car en effet, notre philosophie, notre façon de penser est illustrée aujourd'hui, à l'échelon du monde. Bien sûr, il fut une époque où le nazisme était maître, époque de violence, de brutalité et de turpitude, notre philosophie était foulée au pied, comme les hommes qui la défendaient. Mais, aujourd'hui, dans le monde, peut-on citer un Chef d'Etat qui ose dire que sa mission à lui soit d'interdire la liberté de pensée, peut-on citer un Chef d'Etat, même FRANCO, qui ose dire que son honneur c'est de se dresser contre la pensée libre et d'enfermer en des cachots meurtriers ceux-là qui pensent librement ? Citez donc un Chef d'Etat qui ait l'audace de promettre à son Pays des lendemains de résignation ! Citez donc un Chef d'Etat qui ait l'audace de faire l'éloge de l'ignorance en affirmant que tarir l'Université c'est servir le Pays qui dépend de lui !

Ces notions ont été exprimées sous l'hitlérisme, certes. Mais, aujourd'hui, le monde entier, par les conquêtes difficiles faites des libertés, une à une, par le développement immense de la science, par une contestation permanente du pouvoir établi, par toute une action conduite par la jeunesse, le monde entier ne permet plus de tels actes de nazisme. Oh ! non pas que ceci ne soit plus à redouter.

Jeunesse de France, vous nous donnez l'exemple par votre résistance dans le monde moderne, au milieu de mille difficultés, aux sollicitations dont vous avez été l'objet ; vous nous donnez l'exemple par votre volonté d'engagement dans des voies neuves, par votre souci de perfectionnement de la démocratie.

Bien sûr, il est parfois des moments où nous nous mettons à hésiter et où nous nous disons : « Est-ce que l'événement pervers ne va pas revenir ? Est-ce que le vent ne va pas tourner ? Dans la pensée humaniste enfin, au sens plein du terme, est-ce que l'esprit ne va pas se tarir ? »

Alors, écoutez : vous avez traversé des jours durs ; 25 ans, vous avez connu des désillusions ; 25 ans, vous avez connu des diffi-

cultés ; 25 ans, vous avez connu tout ce qu'il y avait de mauvais sans apprécier ce qu'il pouvait y avoir de beau et que nous, vos aînés, nous avons connu ; 25 ans, vous avez résisté et, dans une large mesure, vous l'emportez déjà.

Si, parfois, vous et nous, nous avons une hésitation, rappelons-nous : il fut une époque lointaine certes, mais non ignorée, où les valeurs humaines que nous défendons — non point seulement dans l'esprit, mais dans la vie quotidienne de chaque jour, si j'ose dire — il fut une époque où l'Humanisme n'était qu'une petite flamme protégée par des mains libres contre le vent de l'adversité. Elle avait été allumée au bûcher d'Etienne DOLET et de Michel SERVET. Et cependant, alimentée par le feu de quelques hommes, elle continuait sa route dans l'Humanité. Et puis un jour, elle a irradié tout l'horizon. Des mains se sont levées pour masquer la lumière, des individus se sont dressés pour l'éteindre. On l'a crue un instant en péril, elle l'était ; mais la lumière a fini par l'emporter sur les ténèbres et la nuit de l'esprit. Que les grandes luttes menées par ceux qui nous ont précédés au travers des siècles pour conquérir leurs droits d'hommes et de femmes nous servent d'exemple.

Battons-nous avec ce que nous avons de meilleur en nous ! Notre orgueil, à nous Francs-Maçons, c'est de pouvoir dire : Jeunesse, voilà ce que nous vous offrons, venez vers nous, liez vos mains aux nôtres, battons-nous, battons-nous pour vous et pour notre orgueil et pour notre vie et pour notre bonheur d'hommes ! Et puis si, d'aventure, il est des jours mauvais, alors en commun, Francs-Maçons et vous qui ne l'êtes point encore, nous reprendrons le vers de POUCHKINE : le lourd marteau brise le verre, mais il forge l'acier.

E. BRUN - IMPRIMEUR
36 BIS, RUE RACHAIS
LYON (7^e)
